L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 3 juin 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	78	25
Midi.....	84	29
3 P. M.....	84	29
6 P. M.....	82	28

Commémoration.

Nul peuple assurément ne conserve plus pieusement la mémoire de ses héros, de ceux qui lui ont été dévoués jusqu'à la mort, que le peuple du sud des Etats-Unis, et c'est tout à son honneur, car aucun sentiment n'est plus élevé.

A diverses dates, chaque année, le souvenir des soldats de Lee, de Jackson, de Beauregard, et d'autres chefs, de ces hommes qui luttèrent pendant des années pour leur cause, est célébré dans tous les Etats qui formèrent autrefois la Confédération. Partout aussi, dans ces Etats, des monuments sont élevés à la gloire de ces chefs, de leurs compagnons d'armes, des idées qu'ils défendirent avec tant de courage et d'opiniâtreté.

Un jour, en particulier, a été choisi pour décorer les tombes des morts, et en Louisiane, comme dans plusieurs autres Etats, ce jour est le 3 juin, anniversaire de la naissance de Jefferson Davis, l'unique président de la Confédération.

On n'en pouvait choisir de plus convenable, et il est à souhaiter qu'il soit adopté par tous, afin que la cérémonie qui le marque en prenne un caractère plus grandiose encore. Il en sera sans doute bientôt ainsi, et alors on aura le sublime spectacle de tout un peuple s'inclinant au même moment devant les tombeaux de ceux qui l'illustrèrent sur les champs de bataille en défense du patrimoine commun.

En attendant, l'anniversaire de la naissance de Jefferson Davis est le jour où ont lieu les principales cérémonies commémoratives.

La Louisiane en a fait le jour de décoration des tombes de ses enfants morts pour elle, et sa législature en a fait un jour férié, afin que l'esprit des citoyens se reporte sur les hauts faits des grands ancêtres, qu'ils les méditent et prennent la résolution de s'en montrer dignes si la patrie devait un jour faire appel à leur courage, à leur dévouement, à leur abnégation.

La cause que défendaient les Confédérés s'appelle la "Cause Perdue", mais le sacrifice qu'ils ont fait de leurs vies et de leurs biens a été fécond et le sera toujours.

Il resplendit d'un éclat incomparable dans l'histoire, réchauffe les cœurs et demeure comme un exemple de ce que la patrie attend de ses enfants.

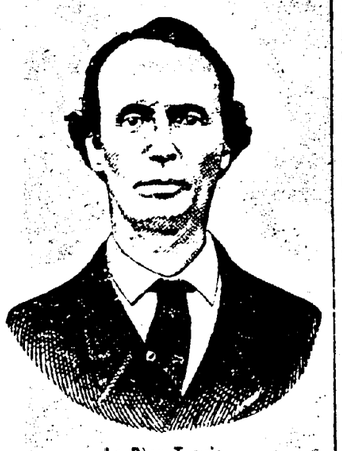
Un monument élevé à la mémoire de celui qui fut l'âme et le chef de la Confédération a été inauguré hier à Richmond; là les vétérans tenaient leur réunion annuelle, et ce fut un spectacle d'une grandeur émouvante que celui de ces têtes blanches s'inclinant devant l'image de Jefferson Davis.

Et dans tout le Sud les hommes ont tourné leur pensée vers l'ancienne capitale, s'associant ainsi à la grande manifestation qui y était faite.

Pieux hommage rendu à la mémoire d'un héros.

Nous l'avons souvent écrit : l'humanité est moins mal faite que le prétendent ces écoles du XXme siècle, la Libre Pensée et le Matérialisme.

Certes, elle a ses imperfections, ses laideurs même ; mais elle n'est pas sans qualités ; et la plus éclatante preuve de ces qualités nous est donnée par les sentiments généreux, les beaux élans qui s'affirment dans certaines initiatives.

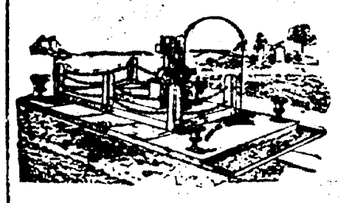


Le Père Turgis.

Quel plus touchant culte que celui des Morts ? culte si répandu parmi nous, et qui permet à l'homme de s'élever à des hauteurs infinies, de se rapprocher de ceux que les inéluctables lois de la nature lui a enlevés pour un temps du moins, mais qu'il voit quand même dans une auréole de gloire et de bonheur.

Il y a plus de quarante ans qu'un héros a disparu d'entre nous pour aller dormir son sommeil dernier ; et les années n'ont point diminué sa mémoire, le Rév. P. Turgis..... Oh mort ! où est ta victoire ?

Hier, notre population dont le patriotisme est ardent, a honoré ses morts, les victimes, s'entend, de la Cause Perdue ; elle est allée fleurir leurs tombes ; c'était *Decoration Day.*



Les foules ont sillonné nos nécropoles, car ils gisent un peu partout, ces braves tombés loin d'ici, mais retrouvés et ramenés au pays.

Une de ces tombes a reçu de nombreuses visites ; elle renferme les restes du prêtre soldat que nous avons nommé, de cet homme qui, malgré les hontes que lui fit boire la défaite, sut demeurer une des plus belles, des plus sublimes figures de son temps.

Deux individualités étaient en cet homme : le soldat du Christ qui comprenait si bien la vocation qui était sienne, qui remplissait si complètement le ministère auquel l'avaient appelé ses croyances, sa piété, son esprit de sacrifice ; et le patriote qui, tout prêtre qu'il fût, n'hésita pas, quand en sonna l'heure, de s'enrôler sous les drapeaux, non pas avec la soif de sang, mais avec le brûlant désir de gagner des âmes à la sainte cause.

Seuls, ceux qui furent témoins de ses prouesses, pourraient dire ce qu'il déploya de courage stoïque, d'héroïsme dans les mêlées, penché sur les mourants et leur faisant entendre des paroles de pardon, leur donnant des visions paradisiaques.

La cérémonie hier devant le tertre sous lequel dort le Père Turgis a été imposante ; elle avait été organisée par Mme John Glynn et MM. Arthur Lambert et Louis Burthe.

Des fleurs par brassées et quelques motifs floraux ont été envoyés par les familles Burthe, Michinard, Bragg, Valeton, Lambert et l'Association de l'Armée du Tennessee ; et c'est avec un goût excellent qu'en a été décoré l'humble coin de terre où gît le héros et que marque un bloc de granit sur lequel est gravé le nom du Père Turgis.

Il y a une femme au commencement de toutes les grandes choses ; il y en avait une hier et la cérémonie devant la tombe du prêtre-soldat n'a pas manqué d'éclat, si elle a été touchante.

Un très éloquent discours y a été prononcé par M. André Lafargue, discours où la vie du Père Turgis a été retracée à larges traits et avec infiniment de bonheur. M. Lafargue parle d'abondance ; sa phrase a de l'ampleur, de la couleur, du lyrisme ; son geste est harmonieux.

Il nous a montré l'aûmonier du régiment des Gardes d'Orléans, traversant les champs de bataille en tous sens, armé de son humble croix, allant d'un camp à l'autre, recueillant les derniers soupirs des mourants, découvrant à leurs regards un pan du ciel ; et plus tard recevant tout venant dans son modeste presbytère de la rue des Remparts, et y enseignant que Dieu ne défend pas les routes fleuries quand elles servent a revenir à Lui ; que ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis retourne au bercail.

Après cet admirable éloge du Père Turgis, un feu de mousqueterie s'est fait entendre ; c'était le militaire qui se mêlait au civil dans le pieux hommage rendu à une mémoire chère aux Louisianais, la mémoire d'un preux en qui s'alliait si bien à l'amour de Dieu l'amour de la patrie.

Dumas pris à l'improviste.

Avec sa modestie de parfait chrétien, Huysmans a refusé que des discours fussent prononcés sur sa tombe. Cela rappelle que Dumas, pris à l'improviste, fut prié de prendre la parole à l'enterrement de Frédéric Soulié.

—Impossible ! dit Dumas, je n'ai jamais pu parler en public.

Antony Béraud qui avait préparé — à tout hasard — trois quarts d'heure d'éloquence, fut le premier à insister auprès de Dumas :

—Tu ne peux pas faire autrement ; tu es spécialement qualifié.

—Eh bien ! reprit Dumas, je parlerai, mais tu m'interrompras...

En effet, Dumas commença :

" Devant cette tombe ouverte, où vient de descendre celui que nous pleurons...."

Béraud le pousse vivement.

—Les larmes le suffoquent, s'écria-t-il ; les larmes d'Alexandre sur le tombeau de Frédéric, quoi de plus éloquent ?

Et Béraud enfila son discours prémédité.

L'aventure valut à Dumas une réputation d'orateur funèbre.

Panégyrique de Ste-Angèle.

Voici le panégyrique prononcé par le Rév. P. Garde, vicaire de l'église Ste-Marie, vendredi dernier à la grand'messe célébrée dans la chapelle du Couvent des Ursulines à l'occasion de la canonisation de la fondatrice de l'Ordre :

O quam pulchra est casta generatio cum claritate.

Comme elle est belle la brillante phalange des âmes pures.

Mes chères Sœurs,
Mes Enfants,
Mes Frères.

Il y a 100 ans, le 24 mai 1807, dans la Basilique de Saint Pierre du Vatican, se déroulait une cérémonie à la fois bien touchante et bien consolante.

Le Pape Pie VII, entouré des cardinaux de la Sainte Eglise, au milieu des représentants de toute la Chrétienté, proclamait solennellement les vertus héroïques de la Bienheureuse Angèle de Mérici, et inscrivait son nom au Martyrologe des Saints.

En plaçant cette Vierge sur les autels le Souverain Pontife avait sans doute tenu à récompenser les services rendus à l'Eglise par les filles de Ste-Angèle, mais il obéissait aux désirs de Dieu qui voulait faire honorer sa sainte et la proposer comme le Modèle des Vierges.

C'est pour célébrer aujourd'hui ce glorieux centenaire de la canonisation d'Angèle de Mérici que vous, mes vénérées mères, jeunes élèves et parents chrétiens, êtes réunis dans ce pieux sanctuaire au pied de Notre Dame de Prompt Secours, au milieu de cette couronne de prêtres venus pour rehausser de leur présence l'éclat de la cérémonie.

Unissons nos transports de joie et nos chants d'allégresse à l'écho du Pontife d'alors, et pendant quelques instants redisons les vertus de l'illustre fondatrice des Ursulines dont l'Eglise fait la fête le 31 mai comme pour couronner d'un culte virginal le mois consacré à la Reine des Vierges.

La vie de Ste-Angèle peut se diviser en deux étapes : La préparation de sa mission ; sa mission elle-même : Telles sont les deux parties qui feront le sujet de ce modeste entretien.

O Marie, vous que l'on invoque ici avec tant d'amour, jetez dans nos cœurs au contact d'une vie si pleinement consacrée à votre culte cette flamme divine qui embrasa toujours les Apôtres du Christ.

I

PRÉPARATION A SON ŒUVRE

La jeune fille d'aujourd'hui songe-t-elle assez à faire de la vertu chrétienne la base de sa vie et de la virginité sa première parure ?—Ce fut le premier souci d'Angèle.

Née sous le beau ciel d'Italie, sur la riante rive du lac de Garde, à quelques lieues de Brescia, issue d'une famille noble, douée de qualités heureuses et d'une beauté remarquable, elle n'aurait eu qu'à se laisser aller pour savourer la joie de vivre et recueillir les hommages et les flatteries de tous ceux qui l'entouraient. La grâce prévint ces heureuses dispositions ; de bonne heure elle puisa au sein de sa famille ces leçons fortes qui affermissent la foi et qui ne s'effacent jamais de l'âme de l'Enfant.

Elle se montra vertueuse aussitôt que la raison commença à s'éveiller. La grace paraissait empreinte sur les traits de son visage, l'aimable vertu rayonnait sur son front.

Dès l'âge de sept ans elle avait compris que la modestie devait être l'apanage inséparable de son sexe, qu'il fallait avant tout plaire à Dieu et que devant Dieu la beauté de l'âme était la première beauté ; elle conclut qu'à ce double principe les charmes de son âge et de son sexe ne devaient nullement mettre obstacle. Aussi fit-elle peu de cas des qualités de pur extérieur que cependant lui avait prodiguées la nature ; Elle fit mieux, pour ne pas attirer les regards du monde elle employa même des moyens qu'on serait tenté au premier abord de condamner. Mais on le sait il n'y a pas de excès possible pour une âme qui n'aime que Dieu.

Un jour on vante sa belle chevelure dont les boucles d'or flottaient au gré du vent, elle pleure de dépit, les jours suivants elle fait bouillir des cendres et de la suie et en lave ses cheveux pour en ternir l'éclat. En eut-elle moins value, je vous le demande. Mes Enfants, si son âme aussi belle, aussi riche, aussi pure eut été enfermée sous une enveloppe plus rude ?

Jalouse de conserver sa blancheur au lis de sa virginité elle ne recule devant aucun sacrifice ; comme on entoure un jardin bien entretenu de haies vives et de ronces elle protégea son cœur virginal par l'exercice continu d'une mortification que d'aucuns trouveront bien austrèe : le cilice et la discipline ne lui parurent pas excessifs, la prière faisait ses délices jour et nuit, surtout elle allait puiser sa force et son courage dans l'Eucharistie : âgée de treize ans, elle n'avait obtenue qu'à force d'instances d'être admise au banquet sacré, mais dès qu'elle eût goûté au pain de vie elle résolut de s'en nourrir tous les jours.

Je ne demanderai pas à la jeunesse qui m'écoute de pareils sacrifices ; il convient cependant d'utiliser la leçon que nous donne Angèle. En plaçant au-dessus de tout la parfaite conservation de la pureté elle nous montre la sublime excellence de l'aimable vertu et les efforts incessants qui doivent en assurer sa sauvegarde.

Le cœur pur, c'est la vie du ciel, c'est la poésie divine, c'est le chant, c'est la joie dans nos tristes forêts de la vallée des larmes, mais qu'il prenne garde, lui aussi, Satan le guette, l'âme peut en être victime.

Satan vous guette, Mesdemoiselles, à votre âge surtout quand on a l'âme droite et candide et qu'on vit dans une douce atmosphère de vertu et de piété on ne songe pas facilement au péril. La légèreté de l'esprit, la présomption, une insatiable curiosité, un besoin immodéré de jouissances du cœur et de l'imagination voilà, mes enfants, les dangers contre lesquels vous avez à vous prémunir, les ennemis que vous avez à combattre.

Aux sollicitations du cœur et aux dangers du dehors je vous demanderai, mes enfants, d'opposer la triple armure dont se revêtit Ste Angèle : la prière, la mortification et la communion, qui sont les antidotes de la pureté et les remèdes nécessaires de la temptation.

Ainsi fortifiée et nourrie, la Vierge de Jésus, comme on l'appelait, pouvait braver les luttes de la vie, participer au mystère de la croix. Vous le savez, Mes Chères Sœurs, la première condition que Notre Seigneur exige des âmes appelées à la sainteté c'est le renoncement, *qui vult venire post me abneget semetipsum*, il faut imposer silence aux caprices de la volonté et de l'amour propre, réprimer les révoltes de la nature ; il faut de plus que l'âme libre des chaînes de la terre porte généreusement la Croix du Maître *tollat crucem suam*, c'est à dire les tortures morales que l'amour de Dieu va échelonner sur sa route. C'est un adage consacré par l'expérience et la piété que partout où pénètre Jésus, il entre avec sa croix. Notre Seigneur a donné l'exemple et après lui toutes les âmes ardentes choisies pour révéler aux peuples sa doctrine et son nom ont subi cette préparation de la douleur.

Notre sainte aura sa part de tribulations : de bonne heure elle gravit la pente douloureuse du Calvaire, elle perdit son père, sa mère, puis sa sœur la compagne de ses pieux desseins, enfin son oncle qui l'avait recueillie. " Dieu se plaisait, a dit un de ses biographes, à couper toutes les amarres qui retenaient la nacelle au rivage et à la pousser au large afin qu'elle allât bien loin, dirigée par les souffles de la grâce, apporter le pain de la vérité et de la vertu à celles qui l'attendaient." Pour supporter toutes ces épreuves, sainte Angèle alla puiser dans les trésors de son âme la sainte énergie, se rappelant que la souffrance doit être le patrimoine des saints.

Dépouillée de tout, elle n'avait plus qu'à se donner elle-même. Déjà d'intimes pressentiments, de célestes visions lui avaient fait entrevoir sa future mission de fondatrice, en attendant que Dieu précise ses vues elle cherchait sa voix ; préludant à son rôle d'éducatrice, elle réunit dans sa demeure, avec l'aide de quelques compagnes, les petites filles de la ville et du voisinage et leur enseigna la doctrine chrétienne, modèle en cela de nos modernes catéchistes volontaires, elle va chercher le pauvre dans sa mansarde pour lui porter avec le pain du corps la bonne parole de la vérité, comme le font aujourd'hui nos confrères de Saint-Vincent de Paul, elle s'installe au chevet des malades, elle ne craint pas d'aborder les ouvriers dans les ateliers.

Déjà la renommée de sa sainteté et de ses vertus s'était répandue : on venait de tous les points pour la consulter. A un jeune homme qui lui demandait ce qu'il fallait faire pour se sanctifier dans le monde, elle répond : Faites tout ce que vous voudriez avoir fait à l'heure de votre mort. Et le jeune homme se convertit.

Il n'en faut pas plus pour ramener une âme au devoir. Que de fois, Mes Frères, un bon conseil, une parole inspirée de l'Esprit Chrétien suffit pour ramener une âme égarée dans le droit sentier.

Depuis longtemps, Angèle désirait visiter les Lieux sanctifiés par les souffrances de l'Homme-Dieu : elle entreprit le voyage de la Terre Sainte.

Là encore Dieu lui réservait une autre épreuve : Elle fut frappée de cécité. Cette croix qu'elle regardait bien légère comparée à celle que Jésus avait portée, elle l'accepta avec une entière résignation.

"Si je n'ai pas la consolation de voir les lieux sacrés, je les arroserai de mes larmes", disait-elle. Dieu récompensa sa foi, elle recouvra la vue. Volontiers la sainte serait restée à Jérusalem, mais le moment approche où Dieu veut réaliser ses desseins sur elle, elle retourne à Brescia où elle va fonder un nouvel ordre de Vierges et couronner toute son action sociale, en en concentrant toutes les ardeurs sur un point : l'éducation et la formation intellectuelle et religieuse de la jeunesse.

II

SA MISSION ELLE-MÊME.

Dès le temps, ou toute jeune fille, elle réunissait autour d'elle les enfants de son village, Angèle avait deviné que l'"éducation chrétienne" des enfants était l'œuvre capitale. Elle pensait avec grande sagesse que les désordres de la société viennent de ceux des familles, "que "les familles dépendent surtout de "la mère, car disait elle; ce sont les "mères qui influent le plus sur l'é"ducation des enfants, et qu'il n'y a "si peu de mères chrétiennes que "parce qu'on néglige l'éducation des "jeunes filles." — Elle remontait ainsi à la source du mal et c'est là qu'elle voulait le guérir. Comment y travaillerait-elle ? Dieu le lui avait déjà insinué. Dans une de ses visions elle avait vu une échelle qui s'élevait de la terre au ciel, semblable à celle de Jacob. Une multitude de vierges, vêtues de blanc, le front ceint d'une couronne y montaient deux à deux : en même temps elle avait entendu une voix qui lui disait : Prends courage ! Avant de mourir tu établiras à Brescia une compagnie de vierges semblables à celles que tu viens de voir.

Il répugnait à son humilité de devenir la mère et la supérieure des autres : au patriarche de Venise, au pape Clément VII à Rome, elle avait répondu effrayée : "Moi, la plus misérable de toutes." Mais la volonté de Dieu était trop manifeste pour qu'elle pût plus longtemps s'y soustraire.

Une nuit qu'elle priait elle vit, prêt à la frapper d'une verge de fer, un ange qui lui reprocha sa lenteur et ses hésitations. Elle dressa aussitôt le plan d'un Institut et le communiqua aux Compagnes de ses œuvres : La prière et la méditation en étaient le fondement. On devrait prier parce qu'on enseignerait et on enseignerait parce qu'on en aurait acquis la force par la prière. Préparées par la grâce et ses exemples, toutes ses collaboratrices se déclarèrent prêtes à accepter la règle. Le 25 novembre 1535, jour de Sainte Catherine, on vit cette troupe angélique sortir le matin de leur oratoire, pour se répandre dans tous les quartiers de la ville et inaugurer leur nouvelle vie de complet dévouement aux membres souffrants de Jésus Christ. On eut crû voir les Apôtres sortant du Cénacle après la descente du Saint-Esprit. L'ordre des Ursulines était fondé.

Comme l'avait fait autrefois Angèle, elles visitent le malade sur son lit de douleur, le pauvre dans son réduit, le prisonnier dans son cachot ; elles courent aux hôpitaux et se mettent à instruire les femmes ignorantes et les jeunes filles abandonnées. C'est sur ce dernier point qu'allait se préciser le but de la Nouvelle Compagnie.

Cela seul en effet, pût décider la fondatrice à accepter la charge de supérieure ; ce fut aussi ce qui la détermina à mettre ses Compagnes sous le patronage et le nom de Sainte Ursule, la vierge martyre de Cologne qui avait conduit tant de jeunes filles dans le chemin de la vertu.

L'œuvre d'Angèle à ses débuts n'étaient qu'une simple association. Les nouvelles Ursulines ne demeuraient pas sous le même toit ; elles pouvaient rester au foyer paternel, elles couraient à leur sainte besogne en habits ordinaires, alors le voile et la robe n'avaient pas comme aujourd'hui droit de cité ; elles n'en travaillèrent que plus efficacement à relever l'estime de la virginité si lâchement rejetée par Luther, l'estime de la pauvreté dans un siècle pétri d'égoïsme, à ramener la lumière et la pureté dans les familles envahies par les ténèbres de l'ignorance et le libertinage le plus éhonté.

Quoi qu'il en soit sous ce mode primitif de vie les compagnes d'Angèle furent bientôt connues et demandées partout : Les enfants accouraient en grand nombre, et les vocations affluaient de toutes parts ferventes et sincères.

Les cités voisines réclamaient à grand cris des fondations nouvelles et les familles se disputaient l'honneur de confier aux filles de sainte Angèle l'âme de leurs enfants. En peu de temps on vit se développer ce noyau d'âmes d'élites qui devinrent les racines d'un arbre vigoureux dont les rameaux s'étendent aujourd'hui sur tout le monde, si bien que M. Charles de Sainte Foy, leur historien, put écrire ce magnifique éloge à savoir : "Que ce que la Compagnie de Jésus fut pour les hommes, celle de sainte Ursule le fut pour les femmes". C'est à ces deux compagnies, en effet, que l'Europe et la France en particulier doivent en grande partie le bonheur d'avoir conservé la vraie doctrine.

Notre Sainte ne vit pas ce magnifique épanouissement de son œuvre ; mais en la fondant elle avait rempli sa miss on ici-bas ; elle pouvait Angèle, la bien nommée, après avoir vécu d'une vie toute angélique prendre sa place parmi les Anges. Ah ! qui me donnera des ailes, disait-elle à ses derniers moments, pour m'envoler vers mon bien-aimé.

Les siècles ont passé aussi sur son œuvre bénie sans en ternir l'éclat, vous en êtes le plus vivant témoignage, mes vénérées sœurs ; et dans tous les monastères de l'Occident et du Nouveau Monde c'est toujours cette pénétrante et douce charité qui captive les âmes, toujours ce dévouement puisé au cœur de Jésus, toujours cette forte éducation qui résiste dans tous les milieux aux assauts de l'Enfer.

J'arrête ici cet éloge, mes chères sœurs, car il me souvient que votre sainte mère fut constamment rebelle à la louange.

Cependant il vous est permis de vous réjouir en cette fête et d'être saintement fières, vous les élues du Cloître, car Dieu et l'Eglise en glorifiant Angèle de Mérici vous ont assuré une puissante protection.

Réjouissez-vous et chantez ses louanges, vous aussi, enfants privilégiées, qui grandissez ici dans la douce atmosphère de ses exemples et de ses leçons.

Réjouissez vous, âmes pieuses qui êtes venues apporter à cette fête le concours de vos prières, parce qu'en bénissant l'ange protecteur de ce sanctuaire vous rendez un légitime hommage à la famille religieuse où germa votre vertu naissante.

Oh ! Angèle, ma dernière parole sera pour vous ; elle sera une supplique : En ce jour du centenaire de votre canonisation, daignez bénir vos dignes émules, protégez le jeune troupeau dont elles ont la garde et accordez-nous à tous ce généreux détachement que vous avez pratiqué ici bas, afin qu'il nous soit donné de partager votre gloire dans le ciel.

Ainsi soit-il.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Le spectacle qu'offre cette semaine la direction de West End est des plus intéressants, et il a plu énormément aux personnes qui ont assisté aux deux premières représentations. Le programme de vaudeville comprend les minstrels Halley et Rehan et les Rialto Comedy Four qui ont obtenu beaucoup de succès la semaine dernière, les Goolman, deux instrumentistes remarquables qui excellent sur le xylophone et le saxophone, et les frères Kremka, deux gymnastes qui joignent à une force et une adresse exceptionnelles un joli talent de comédien.

Le concert de l'orchestre est

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 136 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

XIV

LA CONVESION DE M. LE DUC.

(Suite.)

Et, de même que son fils fuyait alors tout entretien avec ses intimes, le duc n'avait plus le moindre instant d'abandon avec qui que ce soit et ne prenait visiblement aucun plaisir à ces grandes battues ou son tempérament éclatait, jadis, si bruyamment.

Autrefois, il était debout avant le jour, secouait gaiement tous ses gardes, préparait méticuleusement les postes de ses invités, plaisantait largement pendant toutes les chasses et ne laissait à personne le soin de répartir les " tableaux."

Aujourd'hui, il fallait qu'on allât lui faire le rapport dans sa chambre, il donnait de vagues instructions, avait l'air d'un étranger au milieu de ses invités, tirait peu, ou mal..... lui qui était d'une adresse incomparable ! Et, durant les repas, les réceptions, il ne disait pas une parole, en dehors des formules nécessaires de politesse. Il ne fumait pas ses cigares jusqu'à la moitié, oubliait les deux tiers de son armagnac dans son verre..... Enfin, son visage s'empâtait, sa démarche s'alourdissait, ou bien prenait tout à coup des allures saccadées.

Monsieur le duc n'était certainement plus dans son assiette.

Timidement, sa femme, son fils et Me Malhardy, Stéphane et Emilienne essayaient de l'égayer. Il leur échappait, allait sans cesse se promener pendant des heures par les champs, lui qui avait toujours eu horreur de la solitude.

Et, à la moindre question, il s'écriait, du ton le plus rèche :

—Que voulez-vous donc que j'aie ?.... Je suis comme toujours, il me semble !

Mais c'est surtout à la sollicitude de son fils qu'il se dérobait.

Non seulement il n'avait pas eu, avec lui, depuis son retour d'Angleterre, une de ces bonnes causeries où il le traitait en camarade, mais il évitait toute occasion de se trouver en tête-à-tête avec lui. Francis començait à en souffrir très profondément, s'imaginant que ce prodigieux changement ne pouvait être produit, chez son père, que par le rêve insensé qu'il avait caressé et qu'il avait si bien réussi à faire accepter à sa mère, qu'elle n'y voyait plus que cette objection, si formidable il est vrai : " Il nous faut, maintenant, conquérir ton père !"

—Papa nous désapprouve, hélas !....ne peut pas ne pas nous désapprouver, maman.... Et ce n'est qus trop compréhensible ! On ne saurait demander à un père une indulgence.... Seulement, comme il m'aime de tout son cœur, qu'il est extrêmement bon, lui aussi, il ne me dit rien.. il essaye de me faire comprendre sa désapprobation.... Le hasard l'aura mis au courant de nos espérances.... Il veut m'y faire renoncer, sans avoir eu à s'en expliquer avec moi.... Vais je donc échouer si près du port.... et quand c'est toi qui guidais si doucement, si tendrement, ma barque ?

La duchesse courbait la tête ; car elle était effroyablement angoissée, elle aussi : au moment d'arriver au port pour elle-même, elle n'osait plus rien tenter, malgré la certitude que lui avait donnée Me Malhardy qu'elle n'avait plus rien à redouter de sa grande adversaire.

Elle n'osait plus rien tenter, surtout, parce que tout ce qu'elle ferait serait l'aggravation de son mensonge, de sa supercherie .... Elle rêvait, comme son fils autrefois, des choses impossibles, des complications, des coïncidences, qui feraient désirer par son mari ce que son fils et elle ambitionnaient si ardemment....

Cependant, elle proposait en tremblant :

—Veux tu, mon fils, que j'essaye.... peu à peu ?....

—Non, mère ! répondait nettement Francis. Jusqu'ici, j'ai agi comme je le devais. C'est ma mère dont il me fallait obtenir d'abord le consentement, l'appui.... une mère seule était capable d'accomplir, par simple amour, un aussi grand pas... Et c'est moi seul, aussi, qui dois obtenir le consentement de mon père, son renoncement aux ambitions, si naturelles, qu'il a fondées sur moi.... Il n'a jamais rien fait qui justifie une méfiance quelconque de ma part, il m'a toujours traité en camarade.... et il aurait le droit de me dire, si c'était toi qui lui parlais en mon nom : " Tu sentais donc ta cause bien mauvaise, de ne pas oser la défendre toi-même !"

Enfin, s'il n'osait même pas y faire allusion devant la duchesse, il sentait bien, depuis plusieurs années, la rupture qui existait entre ses parents ; comme ce reproche serait naturel dans la bouche du duc : " Vous avez pu, en une circonstance aussi grave, agir sans moi, en dehors de moi!"

S'il y avait un reproche à supporter, c'était donc à lui, d'en accepter toute la responsabilité, de dégager si bien sa mère, que le duc n'eût pas à lui faire entendre la moindre parole de blâme.

Le suprême effort devait donc être accompli par lui seul, et très tendrement, très lentement.

Aussi le duc voyait-il bientôt son fils s'attacher à ses pas, avec une insistance si gentille, si respectueuse, si " enfant", qu'il ne se débarrassait plus que difficilement de lui.

Francis se trouvait sur son passage, dès qu'il sortait de sa chambre, le matin. Si le duc n'avait pas un mouvement de mauvaise humeur, son fils descendait avec lui aux écuries.... au chenil.... il le forçait à parler chasse, chevaux.... chevaux surtout..... il lui rappelait la grande étude qu'il avait commencée, jadis, sur la cavalerie ; le duc avait alors un regard mélancolique, un haussement d'épaules, puis murmurait :

—C'est plus difficile que tu ne crois, de mettre sur pied un grand ouvrage comme cela !.... On s'imagine qu'on n'aura qu'à s'installer à sa table, à tremper sa plume dans son encrier.... à écrire.... écrire....Et, au bout de cinquante pages, on s'aperçoit que tout métier doit s'apprendre....

Puis, un peu amer :

—Suis-je assez simple de te dire cela, à toi qui as déjà commencé à travailler si sérieusement.... qui as pris la vie pour de bon, dès ta jeunesse, tandis que moi.... moi !

Il passait sa main sur ses yeux, et se séparait brusquement de Francis abasourdi et tout ému.

Ainsi, dès ses premières tentatives, son père n'avait, pour lui, qu'élan de tendresse et même d'admiration ;

Il n'était donc pas mécontent de lui ?....

Il se décida, au bout de quelques jours, à provoquer un sérieux entretien avec lui ; et, un après-midi, le duc, sous prétexte de visiter une ferme, s'en étant allé au hasard, par la campagne, il le croisa, comme par hasard lui aussi, à un carrefour.

Le duc, aussitôt gêné, dit :

—Tu n'es donc pas avec la jeunesse ?

—Il me semble, père, que je reste toujours avec la jeunesse, quand je suis avec vous ?

—Ah !.... cher petit..... tu ne t'aperçois donc pas à quel point il vieillit, ton pauvre papa?

—C'est que je vieillis, moi aussi, puisque j'ai tant envie de votre compagnie !

—Pour l'agrément qu'elle peut te donner à présent !....

—Qu'avez-vous donc, voyons, père ?.... s'écria Francis en lui saisissant affectueusement le bras.

—Toi aussi.... fit le duc, soudain raidi : tu vas m'agacer avec tes questions ?....

—Est-ce que je peux vous agacer..... moi..... moi qui vous aime tant !....

— Vrai.... vrai ! répliqua le duc, en répondant à son étreinte: tu as toujours la même tendresse .... le même respect..... pour ton père ?

—Je ne vous comprends pas, père....

—Parce que tu es gentil, mon petit ! Mais je sais me juger, va!

—Père que signifient vos paroles ?

—Elles signifient.... elles signifient....

Les yeux du duc clignotèrent, et il y eut bien quelque chose comme une larme sur ses cils.

Francis était tout bouleversé : il s'était figuré que l'attitude de son père à son égard, à leur égard à tous, était le reproche muet d'un homme à qui l'on prépare des événements désagréables ?.... Et c'est lui qui se considérait comme fautif, vis-à-vis d'eux.... vis-à-vis de son cher